



RONAN
GOUEZEC
**MASSES
CRITIQUES**

ROUERQUE
noir

Présentation

Cette nuit-là, les Banneck, père et fils, se sont embarqués pour une pêche interdite, comme ils en avaient l'habitude. Le père à la barre. Les deux fils en plongée. Le vieux Banneck avait trop bu. Le bateau n'est pas rentré au port. René Joffre, le restaurateur dont l'élégant établissement domine la rade, a cru que s'en était fini de l'extorsion de fonds, du chantage que ces trois-là, mais surtout le vieux, lui infligeaient depuis des mois. Et que la vie allait se poursuivre en paix, avec Yvette, sa femme, et Marc, son ami d'enfance, son alter ego, celui sur qui il avait toujours pu compter. Sans imaginer que ce dernier compromettrait leur amitié, ni que les Banneck reviendraient des abysses, plus vengeurs et dangereux que jamais. Ronan Gouézec mène avec âpreté ce roman de colère et de fraternité où rien n'unit davantage les hommes que l'adversité.

Finistérien né en 1964, Ronan Gouézec pratique le vagabondage côtier et littéraire. Il est l'auteur d'un premier roman très remarqué, *Rade amère* (Prix de la Roquette 2018).

Du même auteur

Rade amère, 2018 (Prix de la Roquette 2018)

Graphisme de couverture : Odile Chambaut
Image de couverture : © Alex Telfer/Millennium Images, UK

© Éditions du Rouergue, 2019
www.lerouergue.com

Ronan Gouézec

MASSES CRITIQUES

roman

ROUERGUE
noir

À mon père, Michel Gouézec

Chapitre 1

CORPS ET BIENS

Le filet s'écrase sur le plancher poissonneux. Il glisse aussitôt hors de portée, tant le roulis est fort. Les paquets de mer arrivent, entassés en grand désordre de verts ténébreux, de gris charbonneux. De temps à autre une explosion mousseuse vient franger les voûtes de ces cathédrales romanes en folle procession. C'est une dentelle délicate et éphémère. Les lames se précipitent. Elles s'empilent, s'assemblent en blocs denses quasi solides. Un monticule liquide est en train de naître. C'est le rejeton boursoufflé et gueulard d'une mer furibonde. Il n'en finit pas de s'édifier, de s'écrouler sur lui-même avant de rouler et de se reconstituer un peu plus loin, crachant et grondant.

L'homme qui a balancé le paquet s'échine à prendre pied dans le bateau. Cette vieille carne se refuse à lui. Elle se dérobe. Il parvient quand même à franchir le dernier barreau de l'échelle de coupée posée à flanc de coque, se cogne durement plusieurs fois sous les embardées vicieuses de l'embarcation, dérape, trébuche, arrache ses palmes, déboucle son baudrier et laisse son bloc d'air comprimé et

le gilet glisser sur le pont. Le plongeur relève son masque. Il gueule quelque chose en direction de la timonerie, insiste en pure perte, manque tomber en arrière, revient à quatre pattes vers le bordé. À peine stabilisé, il s'agrippe à la lisse d'une main et se penche.

L'écume vole dans l'air et tombe sur le pont en masses compactes jaunâtres et tremblotantes. Il fait nuit. Il n'y a pas d'étoiles visibles tant le ciel est chargé d'humidité diffuse. De grandes gifles de pluie et d'embruns cinglent l'air en une flagellation constante. Il en est presque aveugle. Un bras se tend, désespéré, émergeant de la matière obscure et lourde qui roule, gronde et feule tout autour d'eux. Alors il saisit fermement la main gantée, assure ses pieds contre l'hiloire, et tire, hisse autant qu'il peut. L'énergie qu'il met dans son mouvement lui permet de consumer partiellement la rage qui le tient. Ils sont partis trop tard, rien n'était prêt. La dégradation annoncée en cours de nuit était bien là. Il aurait dû insister, tenir tête au vieux, et surtout foutre le camp de ce champ de mines avant la renverse, et tant pis pour les prises trop rares. Mais non ! Il s'était écrasé, une fois de plus. Pourtant le petit les avait bien prévenus.

Justement, la tête masquée de son jeune frère, enrobée de Néoprène noir épais arrive à sa hauteur. Des yeux, il ne voit que le blanc tant la peur les écarquille. À peine s'il distingue les pupilles rétractées à l'échelle de têtes d'épingles. Le gars est hors d'haleine, il suffoque, relâche bêtement son détendeur, maintenant hors de portée, hésite une seconde à larguer son bloc, mais se concentre très vite sur la tension dans les bras qui cherchent à le hisser. Alors, entre la vie et la mort, le gars pousse sur ses jambes tétanisées, glisse sur un des barreaux de l'échelle. Sa jambe heurte l'acier, et l'épaisseur de la combinaison n'y fait rien, la douleur dans le tibia est insupportable. Pourtant il s'arrache à la suction monstrueuse qui lui happe le bas du corps, prend pied sur

le plancher. Il est vivant. Il est sauvé. Son frère le lâche. Il glisse, tombe à genoux, le jeunot. Il crache et tousse et crache encore. L'autre se rue vers la timonerie. Dès son entrée dans l'habitacle le plongeur effaré constate que le moteur ne tourne pas comme il devrait, que l'électronique est muette : sondeur, GPS, radio, rien ne fonctionne. Une lampe rouge éclaire faiblement le poste de barre. L'homme épais qui y est affalé sur un siège pivotant est inerte. Bien obligé alors de prendre le poivrot par le col et le secouer ! Dans la pénombre sanguine, on devine son regard très clair, d'un bleu délavé presque blanc, son haleine ne trompe pas. Il sourit légèrement comme si tout cela n'était qu'une plaisanterie innocente, comme si son fils bien-aimé, impatient et un peu rude venait lui réclamer une accolade. Les rides autour des yeux et de la bouche forment un lacis profond, on croirait le visage pris dans un filet aux mailles fines et serrées.

– Mais qu'est-ce que tu fous, bon Dieu !

Le père marmonne, manque se casser la gueule. L'éclat de ses yeux s'est éteint. Rien à en tirer. Pas le choix, l'écartier sans ménagement, se pencher sur le démarreur, tourner la clé, compter en rageant jusqu'à cinq et actionner enfin le poussoir, c'est tout ce qu'il reste à faire. Le moteur gronde aussitôt, comme excédé, furieux de leur inconséquence et impatient de les sortir de ce mauvais pas. Et de fait, ils sont dans une très fâcheuse posture. La marée a tourné alors que le vieil ivrogne somnolait, et le courant porte maintenant vers des roches dont ils sont tout proches. Il n'y a que la chaîne du mouillage qui les empêche encore d'aller à la côte. Justement, elle subit des à-coups inquiétants et transmet ses vibrations à tout le bateau. Si un maillon ne cède pas, c'est la pioche de l'ancre qui risque de chasser. Il faut quitter les lieux de toute urgence et sans perdre l'axe du chenal tortueux, la cardinale marquant son entrée et la roche sournoise qui se planque derrière. Le feu clignote là-bas au loin,

masqué de temps en temps par une vague plus forte que les autres. Une torche à la main, le plongeur titube vers l'avant. Courbé en deux, il examine le guindeau et la chaîne vibrante tendue à mort, envisage de tout laisser partir à la flotte.

Son jeune frère est assis, dos au pavois, toujours équipé. Il s'est dégueulé dessus et peine à reprendre son souffle.

Pas le temps pour un rince-doigts, frangin !

Il aboie.

– Bouge-toi, on dégage ! Je vais essayer de remonter le mouillage. Surveillance le guindeau !

Il n'a pas le temps d'en dire plus, le vieux est sorti de sa léthargie et de la timonerie. Il a chopé le filet. Il est furieux et a retrouvé sa langue, pâteuse et rauque.

– Y a que dalle là-dedans ! Rien ! Allez, les branleurs ! Au jus !

Les deux frères, le regardent, incrédules. Une grosse seconde passe en les bousculant, bien glaciale, soufflante et dégoulinante, et le plus âgé gronde.

– T'es cinglé ou quoi ? Il faut partir tout de suite ! On va se vautrer !

Le vieux l'ignore, titube jusqu'au cadet qui vient de se relever et pointe un doigt sur lui.

– Toi ! T'y retournes !

Et avant que l'autre ait pu faire un geste, il s'appuie sur lui des deux mains, d'un mouvement rapide, court et puissant. Le jeune homme pousse un glapissement, essaie vainement de saisir une prise à la volée et bascule en arrière. Il sombre aussitôt, avalé par l'eau noire. Son frère se rue vers le bordé. Le cadet est revenu une seconde en surface, mais il est presque hors de vue, déjà emporté. Et dans la seconde qui suit, plus rien qu'une luminescence mousseuse et fugitive.

Le vieux marmonne, hoche la tête, subitement calmé, apparemment satisfait. L'autre se retourne vers lui, l'agrippe, le secoue comme tout à l'heure, se retient de le frapper.

– Son bloc est vide !

Le regard qu'il reçoit en retour est blanc, complètement déconnecté, absent. Et avant qu'il ait le temps de faire quoi que ce soit, le mouillage rompt d'un coup très sec, bien que parfaitement inaudible. Le bateau est comme libéré. Déjà emporté, il pivote rapidement sur lui-même tel un cheval qui volte. Fouetté par les lames, il part au surf en se cabrant et en roulant. Pas moyen de rester debout. Accrochés, emmêlés, impossible pour les deux hommes de se dépêtrer l'un de l'autre, d'atteindre les commandes moteur ou la barre. Une minute d'agitation confuse suffit pour que le vieux caseyeur en bois construit à Carantec en 1970 se précipite bille en tête sur les roches les plus proches. Vient le craquement inévitable qui sépare brutalement le père et le fils et les envoie heurter la timonerie de la tête et des bras. Déjà le bateau penche sur tribord. Aucun espoir de récupérer l'affaire. L'eau est en train de noyer la cale. Le bourrin s'étrangle. Ils pataugent sur le pont dans cinquante centimètres de flotte agressive et froide comme la mort. Le vieux s'est arrimé à un taquet et gémit en continu, dégrisé, mais un peu tard. Sa casquette s'est fait la malle et il perd du sang par une plaie au cuir chevelu. Le projecteur de pont vient de rendre l'âme. Le bateau continue à dériver lentement, et à s'enfoncer. Il n'est plus qu'une sorte de masse divagante, inerte, obscure et sans destination.

Le grondement énorme et phosphorescent qui enfle derrière eux dans la nuit presque totale annonce ce qui va suivre sans aucun doute possible. Pas le temps d'attraper la main courante, de tenter de rester à bord, c'est une tonne d'eau blanche et écumante qui s'empare d'eux et les emporte en un instant, les arrachant à l'épave en train de couler pour de bon, exerçant sur leurs poumons une pression formidable. L'aîné des deux frères se sent heurter douloureusement le plat-bord complètement immergé, rouler cul par-dessus

tête. Il est aspiré au cœur de la déferlante en furie, en perd son masque dans le mouvement. Il essaie de se faire le plus petit possible, de se protéger la tête, de retenir son souffle. La collision est inévitable avec les roches qui minent le secteur. Elles vont lui ouvrir le crâne ou lui briser les os, il le sait. Un seul choc, énorme et étonnamment bref lui électrise une hanche, et puis plus rien. Reste la douleur sourde qui a ankylosé son bassin et ce goût âcre et écœurant dans la bouche et le nez. Le voilà qui remonte. Il a perdu sa ceinture de plomb et flotte à l'horizontale comme un bouchon, posé littéralement à la surface de l'eau, porté par les huit millimètres de Néoprène de sa combinaison. La vague vient de le cracher dans une zone bizarrement plus calme et douce, avant de repartir en rugissant finir son sale boulot là-bas. Il tourne lentement sur lui-même, surnage dans une eau mousseuse qui perd progressivement de sa vitesse. Il flotte maintenant sur le dos dans une masse de laminaires soyeuses qui le retiennent et forment une enveloppe protectrice, souple et épaisse. Le vacarme ambiant s'est un peu calmé. C'est une autre vague qui submerge le plongeur à présent. Le soulagement extraordinairement puissant de se savoir en vie, quasiment sauvé. Cela ne dure que trente secondes chaudes et réconfortantes, le temps pour lui de pisser dans sa deuxième peau, comme un nourrisson, sans même s'en rendre compte avant de revenir brusquement à la réalité froide dans un long frisson. Le reflux mental est dévastateur tant le désastre est total. Tout son corps lui fait mal. Il est nauséeux. Son frère a disparu. Le bateau est au fond. Le père... Et subitement quelque chose arrive dans son ventre comme un coup de poing, balayant cette envie de chialer qui venait d'éclore à peine. C'est de l'énergie pure, de l'adrénaline coulant à flots. Il sent sa rage revenir contre le vieux. Alors il se concentre dessus comme il attiserait un feu, s'en sert de mantra salvateur et furieux, y puise l'énergie

qu'il lui faut retrouver maintenant s'il veut se sortir de là. Il passe sur le ventre, bat des quatre membres, s'équilibre, distingue une ou deux lumières intermittentes quelque part plus haut, des véhicules peut-être sur la route côtière, qui passent sans se douter de rien. Il se dit qu'il va s'en tirer, pense à son frère, qu'il ne doit pas être loin, qu'il lui faut mettre la main dessus.

Quant au père... Le vieux saligaud a dû y laisser sa peau. On verra. D'abord, se sortir de là. Retrouver le gamin. Alors il progresse, glisse et tombe, patauge, reprend pied en tremblant.

La nuit l'absorbe alors qu'il gravit lentement la pente chaotique qui mène au sentier.

Chapitre 2

LA MONTAGNE ET LA SOURIS

Aline est partie.

Au réveil elle n'était simplement plus là. Quand Marc avait toqué à la porte de la petite chambre qu'elle occupe quand elle passe la nuit chez lui, il savait déjà. Le trousseau posé sur la desserte de l'entrée, le mot griffonné, *Je t'appellerai*, ne laissaient pas de place au doute.

Elle avait pris le temps de faire le lit et d'entrouvrir la fenêtre comme si l'idée de ne lui laisser ne serait-ce que l'odeur d'elle-même lui était insupportable. Et, de fait, rien ne pouvait faire penser que quelqu'un avait séjourné régulièrement ici. Elle avait aussi emporté une photo d'eux en amoureux, d'ordinaire posée sur la table de chevet, elle blotie contre lui, sur le côté, à défaut de se trouver une place contre ce ventre, un ventre proue désespérant, un rostre volumineux et rond sans véritable prise, destiné d'évidence à casser la houle, la foule, à écarter, à éloigner.

Aline et Marc sont amants à l'occasion. Ils s'aiment dans un registre unique et ritualisé, imposé par les contraintes de son corps à lui. C'est ainsi. Ils ne dorment jamais ensemble.

Cela est impossible à Aline. Elle le lui a expliqué dès le premier soir, elle ne peut simplement pas s'endormir à ses côtés. Marc avait pris en compte cette attitude, ne sachant trop comment l'interpréter. La première explication qui lui était venue naturellement à l'esprit était qu'il lui répugnait au fond, que cette masse adipeuse qui l'affligeait depuis toujours était la cause première de ce retrait, que c'était simplement l'expression de la peur inconsciente d'être écrasée dans son sommeil par un type difforme, un monstre. Des images industrielles de truies énormes encagées, d'éléphants de mer brutaux et colossaux l'avaient transpercé. Mais il avait accepté cette bizarrerie un peu humiliante, y trouvant secrètement une forme de soulagement confus. Et pourtant... il y avait eu de la passion entre eux, une complicité des sens, la preuve enfin pour lui que ce corps débordant, cette crue de chair engloutissant tout, cette sorte étrange de catastrophe naturelle incarnée avait aussi des attraits et qu'il pouvait même répondre à des faims. Marc se foutait pas mal de savoir si les raisons profondes qui motivaient les désirs d'Aline relevaient de fantasmes tordus. Ce qui comptait vraiment c'était son envie de lui, la surprise toujours redécouverte de jouissances auparavant inaccessibles...

Plus aujourd'hui. Hier non plus. Pas plus les mois passés.

Marc sent, mieux qu'il n'analyse, que leur relation se grippe depuis longtemps. Évidemment ce qu'il vit en très grand secret depuis deux semaines a eu des conséquences sur son attitude à lui, certainement. La regardait-il moins ? Différemment ? Avait-elle perçu de nouvelles nuances dans son souffle, de nouveaux éclats dans ses yeux, des intonations inconnues dans sa voix peut-être ? Sa salive portait-elle d'autres saveurs ? Peu importait. Elle savait.

Aline avait perçu sa vitalité nouvelle. Cette joie latente, cette euphorie discrète, elle n'en était pas, n'en était plus la source.

Elle ne l'avait pas accepté, s'était éclipsée sans bruit.

C'est ce qui le trouble le plus. Il la sait capable d'emportements impressionnants, stupéfiants. Il le sait depuis longtemps, avant même le début de leur relation. C'est une personne réputée *entière*, mais il y a autre chose. Elle peut être cruelle quand elle est en colère, mais elle n'est foncièrement pas méchante. Il n'a jamais douté, à raison, de la sincérité de sa tendresse à son égard. N'a jamais douté non plus du caractère grave et profond de ses sautes d'humeur, de ses dénis furieux suivis d'apaisements subits. Autant de signes d'un problème important à résoudre, d'une pathologie niée et taboue jusqu'à aujourd'hui, et il en connaît un rayon en matière d'aveuglement et d'enfouissement intime.

Dire qu'il est désespéré, ou en colère serait mentir. Triste ? Oui, certainement, mais à quel point ? Marc sait, savait depuis le début de leur histoire compliquée qu'envisager du long terme avec Aline n'avait pas grand sens, que chaque jour passé avec elle était comme une sorte de victoire sur les regards ironiques qu'on leur portait dans la rue ou les sourires parfois goguenards de ses collègues qui avaient pu la croiser à l'occasion...

Le gros et sa cinglée, la folle et la bête...

Le sentiment qui le domine en cette matinée, après la surprise de cette queue de poisson relationnelle assez soudaine, c'est l'envie grandissante de savoir ce qu'est devenue la photo de la table de chevet. L'a-t-elle conservée, détruite ? Est-ce que cela ferait une différence ? Où étaient-ils d'ailleurs ce jour-là ? À Saint-Malo ? Il n'en est plus si sûr, trouve cela incroyable et un peu effrayant aussi. La seule certitude qu'il a, c'est qu'ils étaient heureux à cet instant, et il se moque de l'endroit où c'était.

Ce moment, il l'avait vécu. Il n'était pas fou.

Dès la veille au soir il avait remarqué l'absence notable de cette tension, généralement constante chez elle. Loin de

s'en tranquilliser, il s'en était presque alarmé, et avait même pensé un court instant à décommander l'invitation qui leur était faite chez René et Yvette, ses amis d'enfance à lui. Il n'en avait rien fait finalement.

Marc et Aline étaient arrivés un peu tôt, les bras chargés de bouteilles, de fleurs, de pâtes de fruits. Yvette les avait accueillis avec un enthousiasme spontané et sincère qui pouvait presque intimider lors des premières rencontres mais qui s'avérait très réconfortant à la longue, indispensable même. Marc l'avait embrassée chaleureusement, malgré cette angoisse diffuse et cette culpabilité qui avaient fait leur nid en lui quelque part dans sa poitrine. Il en avait le cœur comme cerné, et celui-ci hoquetait parfois dans des sursauts qui le surprenaient toujours. Yvette n'avait rien vu de tout cela. Aline se métamorphosait presque à son contact, plaisantait volontiers après un verre de vin, avait pour Marc des gestes tendres et spontanés qu'elle ne lui prodiguait que trop rarement quand ils étaient seuls. René, lui, était plus réservé à l'égard de la jeune femme, et avait pu sembler même hostile par le passé, mais le tempérament d'ordinaire assez peu disert du bonhomme masquait finalement assez bien sa réticence à envisager Aline comme une vraie compagne pour son ami de toujours. Marc avait depuis longtemps décrypté les pensées profondes de René. Il ne lui en avait pas tenu rigueur, car il les jugeait partiellement fondées.

D'ailleurs, tout cela... tout cela lui semblait absolument sans importance maintenant. Depuis cette soirée incandescente pendant laquelle Claire et lui s'étaient embrasés, tous les enjeux avaient changé... Claire...

Marc était entré chez René et Yvette comme un étranger inquiet travesti sous une apparence familière, un traître masqué, amical et souriant, insoupçonnable, un personnage de tragédie subtil, habité d'une culpabilité diffuse et dissimulée. Il avait développé l'acuité précise et distanciée qui

faisait de lui une sorte de parfait agent double, un observateur détaché et dans le même temps l'acteur principal, encore dans l'ombre, de la pièce en cours. Cette dualité l'avait aidé à transformer son angoisse première en une énergie inédite, et la volonté aussi d'infléchir le cours des événements. Le prix à payer ? Sans doute hors de ses moyens. On verrait bien...

René et Yvette les avaient régalez, comme d'habitude. Marc sentait le regard de son ami sur lui, interrogateur, amical... non, bien plus qu'amical... bien plus, fraternel.

René était dans la vie de Marc depuis si longtemps. Ils avaient enduré les mêmes quolibets, souffert des mêmes insultes, ils s'étaient battus l'un pour l'autre à tant d'occasions. Tant de petites batailles perdues, et gagnées aussi parfois...

Marc s'était éclipsé quelques minutes aux toilettes, à peine arrivé. Il s'était observé dans le miroir, encore et toujours étonné par l'ampleur des contours et les reliefs de son visage, la clarté de ses yeux aussi. Incrédule, il scrutait son reflet improbable, cette image grotesque qui avait pourtant réussi à créer ce mouvement, ce feu en Claire, ce chaos dans leurs sentiments. Les incertitudes qu'il pouvait ruminer, les doutes qui le parcouraient régulièrement en promenades inquiètes n'avaient pas altéré l'équilibre de ses traits, et il sentait encore en lui les signes de l'incendie qui l'avait saisi. Il fallait bien l'admettre, ce miracle incompréhensible. Il avait répété le geste doux qu'elle avait eu avant de le quitter l'autre soir, le passage si léger de son doigt sur ses lèvres, sa pommette caressée... ses yeux... Claire... Bien qu'absente ce soir-là, on ne pouvait ignorer les signes d'elle nombreux qui balisaient les lieux. La photo qui le gênait le plus était posée sur un buffet, en face de lui, impossible de ne pas la voir, elle, petite fille au sourire éclatant, entre son père et lui, un bras autour du cou de chacun, une souris entre deux montagnes.

Qu'étaient-ils tous devenus ?

Marc n'aurait pu dire comment il avait réussi à revenir jusqu'à chez lui aussi aisément alors qu'ils s'étaient quittés l'autre fois.

Il n'avait pas souffert cette fois du quintal et demi ou presque d'os, de graisse et de bidoche filandreuse qu'il traînait d'ordinaire, comme une remorque de lui-même, poussive, soufflante, titubant sous sa propre masse. Non, tout dans cette carcasse hors norme s'était allégé. Un souffle nouveau, profond et ample avait gavé ses poumons d'un air plus riche. Le muscle qui pompait derrière le sternum n'avait jamais semblé aussi régulier. Il avait retrouvé une coordination inattendue, une fluidité de mouvement insoupçonnée, un équilibre. Oui.

Marc avait constaté cette sensation inouïe bien plus tôt dans la soirée, peu après leur entrée dans ce bar de nuit. Claire avait insisté, insisté encore, pour qu'ils y aillent ensemble, pour qu'elle y entre à son bras, dans la provocation folle de ses vingt-quatre ans. C'était son cadeau, celui dont tous seraient envieux. Un présent exquis mais dangereux pourtant, à plus d'un titre. Marc n'avait pas longtemps résisté à l'élan de la jeune femme et s'était détesté pour sa faiblesse, puis s'y était abandonné. Claire avait poursuivi son approche, toujours un peu plus, murmurant dans son cou, passant ses mains sur ses joues, ses bras, ses épaules, se pressant amoureusement contre le monticule en costume, tiède, doux et vibrant qui la dominait, en apparence. La montagne et la souris. Mais cette fois, c'était bien cette dernière qui avait généré cette confiance nouvelle, l'émergence d'un sentiment tellement ancien, enfoui, depuis des temps dont lui-même ne pouvait vraiment se souvenir. Il s'était donc redressé, considérant d'un œil surpris et neuf le paysage humain alentour, et surtout, elle... Claire.

La partie rationnelle de son esprit survolté hurlait à la mort, analysait toutes les postures de la jeune femme comme des pièges délicieux grands ouverts, lui promettant les brûlures atroces de mille déchirures, de déceptions insondables à venir, inévitables, assurément. Comment croire durable ce qu'il lisait dans ses sourires, ses yeux ? Impossible pourtant de ne pas espérer, de ne pas tendre la main vers ce fruit si proche, interdit mais disponible et s'offrant de lui-même, cette intelligence aussi, son corps pâle, vif et ferme, volontaire. Oui, il fallait prolonger ce moment, à n'importe quel prix. Rien n'était trop coûteux ni plus vital en cet instant. Il avait alors balayé toutes ses craintes, ses doutes. Les frustrations de ces dernières années y étaient passées aussi. Il avait collé mentalement contre un mur tout ce petit monde pathétique, chaque preuve insupportable de ses humiliations passées, sans plus rien écouter de leurs suppliques geignardes, et les avait exécutées sommairement, à grandes et brutales rafales fantasmées, hargneuses et revanchardes dont il n'était pas fier mais qu'il assumait pleinement.

Et les voilà tous deux qui se frayaient une route dans la foule vers une alcôve du fond. Elle, comme la figure de proue sublime et gracieuse d'un vaisseau de haute mer incroyablement ventru, énorme, qui roulait doucement dans sa course lente. Un bras légèrement plié vers l'avant pour mieux fendre les chairs pressées tout autour, elle le tenait par son autre main sans faillir, sans même le regarder, avec l'autorité tranquille d'un pilote portuaire chevronné. Lui, dans son sillage, veillait à ne rien écraser par mégarde, ou piétiner par inadvertance, précaution superflue tant les corps devant eux s'écartaient naturellement, en douceur. Oui, il voyait, comme dans une expérience scientifique, stupéfait, l'espace devant eux, puis derrière se modifier, se recombinaison, se recomposer, sans heurt, dans une mécanique des fluides

imparable. Tout autour un aréopage exhaustif et étincelant de personnes parfaites, superbes d'aisance, volubiles, captait la lumière tamisée de l'endroit, s'efforçait d'en retenir quelques éclats, dans les yeux, l'émail des sourires, le scintillant de métaux rares et précieux autour des cous, des poignets. Dans cette pénombre flatteuse, tout le monde ici était beau et désirant, ondulant dans la musique, les lumières chaudes et l'alcool ambré.

Et lui ?

Si l'évidence de son incongruité n'avait échappé à personne, force lui était de constater que Claire à son bras, tel un défi assumé, avait validé sa présence ici. Personne ne contesta l'occupation de la banquette profonde qu'ils s'étaient choisie. Nul coquelet à venir parader en une vaine tentative de la soustraire à son attention. On s'enquit poliment du choix des breuvages souhaités. Elle ne voulait rien d'autre que des bulles étincelantes, nombreuses et fines et agitées, soudainement libérées joyeusement dans des flûtes d'or pâle. Effervescence murmurante de perles, de pépites aériennes, promesse d'une ivresse policée. Il avait approuvé sans rien dire, n'imaginant rien de plus juste, de plus accordé à ce que cette jeune femme irradiait autour d'elle et jusqu'au plus profond de sa réalité à lui.

Elle s'était penchée sur lui, avait murmuré.

– Tu es une belle personne.

Marc avait osé la regarder, n'avait rien dit. Elle avait insisté dans un nouveau souffle.

– Tu es beau.

Lui, dans un sursaut douloureux, secouant la tête... muet, encore. Elle s'était lovée dans son cou, se rapprochant de sa bouche. Il respirait son air avec précaution, comme il aurait marché dans ses pas, en équilibre sur la pointe des pieds. Elle murmurait toujours, aussi présente et légère qu'une voix intérieure.

– Marc... Marc... Tu es aussi ce que moi, je vois de toi...
et tu es beau...

Ils avaient bu, ils s'étaient regardés de tout près, encore, la faible clarté n'entravant en rien sa plongée dans le vert et l'ocre de ses yeux. Et il l'avait caressée, porté par l'étourdissement léger mais déterminé qu'il sentait monter en lui, en elle. Elle avait simplement souri au début, puis s'était ouverte et relâchée en arrière dans la profondeur du velours sombre de la banquette. Alors il avait continué, sous le couvert de la table, et la posture de Claire avait changé progressivement, ses traits aussi. Graves maintenant, tendus, concentrés sur ce que ses doigts façonnaient en elle. Il la sculptait puissamment de l'intérieur, modelant délicatement dans la glaise tiède un objet doux et rond et lisse qu'il sentait vivre et croître. Ses doigts découvraient sans peine la géographie secrète de la jeune femme, parcouraient des chemins sinueux, le lit et les berges du torrent tranquille, tout empli de mousses délicates et de sphaignes et de galets polis et parcouru d'une onde odorante aux tanins marqués.

Puis Claire s'était raidie, bras et mains plantés dans le coussin. Elle n'était plus que force contenue, appui nerveux, athlète bandée, dans l'attente de la déflagration qui la libérerait. Il distinguait les muscles tendus de ses épaules et de ses bras, les doigts martyrisant le tissu soyeux des coussins. En artisan patient, il avait poursuivi, comme on attise doucement un feu, observant fasciné la montée de la flamme, la fusion des chairs. Elle avait ouvert brièvement les yeux sur lui dans un éclair fugace, comme si elle le découvrait seulement, avait murmuré son prénom, ce qui l'avait bouleversé, amorcé un mouvement vers lui. Il s'était retiré lentement, pour ne rien meurtrir de cet écrin délicat. Alors elle s'était penchée, avait saisi cette main incendiaire et avait juste soufflé en se levant,

– ... Viens.